Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 13 (1938-1939)

Heft: 4

Artikel: Causeries d'Edmond Gilliard de Mai 1939 : le drame du moi : Montaigne et Pascal, essai d'humanisme français

Autor: Junod, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870074

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CAUSERIES D'EDMOND GILLIARD

DE MAI 1939

LE DRAME DU MOI : MONTAIGNE ET PASCAL
ESSAI D'HUMANISME FRANÇAIS

M. Edmond Gilliard a retrouvé, pour sa série de conférences de mai, un auditoire compact, assez renouvelé, m'a-t-il semblé ; beaucoup de jeunes, des visages nouveaux, des gens qui ne connaissent Edmond Gilliard que par ouï-dire et veulent à leur tour entendre le grand magicien du verbe.

Une causerie de M. Edmond Gilliard est chaque fois à nouveau une aventure pour le conférencier ; il a longuement médité son sujet, certes, mais il va improviser son expression et il n'a pas arrêté dans tous ses détails la ligne de sa pensée, au moment où il entre dans la salle. De là un travail constant de recherche, d'adaptation, de creusement, de reprises, de tâtonnements parfois, très émouvant à suivre ; davantage, poignant et presque angoissant pour celui qui connaît à la fois la valeur réelle de l'homme, tout ce dont il est capable, et aussi toute la difficulté et le risque d'une pareille causerie-improvisation. Mieux on sait l'admirable beauté de ses causeries à bâtons rompus, dans une atmosphère amie, au coin de sa cheminée, pour un petit cercle ou même pour un seul visiteur, où il « part » tout à coup d'une façon si fulgurante et saisissante, et plus on tremble à le voir une fois de plus se lancer dans l'aventure, devant un public amical et sympathique, sans doute, mais dans un milieu qui n'a pas l'intimité et la résonance qu'il y faudrait. Lorsqu'on a goûté à la perfection chez un homme, on devient exigeant et on désire le retrouver toujours égal à ses moments les plus hauts. C'est ce qui fait toute la tension et l'émotion profonde d'un auditeur des causeries d'Edmond Gilliard.

Edmond Gilliard est venu, cette année, nous parler de Montaigne et de Pascal. Je ne veux pas résumer tout au long chacune de ces quatre conférences, il y faudrait vingt pages ; j'en reprendrai seulement quelques moments.

Edmond Gilliard se sert des auteurs pour s'éprouver lui-même à leur contact ; comme Montaigne, il tire d'eux ce qui peut servir à son utilité propre ; il ne peut voir en eux simple matière à examen ou à enseignement, mais au contraire à *éducation*, éducation de soi-même d'abord, des élèves ensuite. Et, de plus en plus, depuis qu'il a quitté l'enseignement et qu'il n'est plus tenu par les exigences d'un programme, il peut choisir et laisser tomber, et ne plus avoir avec ceux qu'il garde qu'un commerce d'élection, d'autant plus personnel et intime.

Pour lui, l'âme et la chair sont indissolublement liés, la chair étant en quelque sorte une création de l'âme, qui a élaboré la substance universelle de la nature pour en faire cette pulpe expressive de la vie qu'est la chair ; c'est pourquoi, dans la lecture la plus spirituelle, l'homme doit s'engager tout entier, chair et âme ; qui veut attraper l'âme sans passer par la chair n'atteint qu'une âme abstraite, n'entre pas dans le monde des formes ; toute passion lui est refusée. C'est pourquoi on ne lit bien un auteur qu'en entendant le son de ses mots ; le même mot qui, chez l'un, vous laisse froid, chez l'autre vous émeut, parce que, tout chargé de passion par celui qui l'a écrit, il reste radiant pour des siècles, et, dans l'instant même, doué encore de toute sa force initiale.

Edmond Gilliard voit dans la littérature française une tendance gauloise s'opposer à une tendance romaine. Les auteurs gaulois sont ceux qui, par leur œuvre, protestent contre la forme unique imposée à tous ; l'esprit gaulois, c'est l'esprit de liberté, de distinction individuelle, sur lequel peut se fonder la collaboration de la totalité, car la valeur de la *masse* dépend de la valeur individuelle et personnelle de chacun des éléments qui composent la *somme*. Cette tendance gauloise se retrouve jusque chez les grands écrivains catholiques, sous la forme du gallicanisme. L'esprit gaulois, c'est la simplicité à parler des choses

de la chair, la sensibilité et la tendresse pour l'homme ; c'est la défense de la peau humaine, celle de l'auteur d'abord, celle des autres ensuite, contre les menaces de la nature auxquelles l'homme a ajouté celles de l'homme. La tendance gauloise, c'est Montaigne.

Montaigne vit, il aime la vie ; son œuvre est un art de vivre, un savoir-vivre, une protection de la vie contre tous les dangers auxquels elle est exposée. Montaigne commence par s'aimer soi-même, car la première offense à la vie, c'est de ne pas s'aimer soi-même ; la vie des autres est secondaire, elle est d'*expérience*, tandis que la vie propre est d'*essence*. Montaigne apprend à aimer la vie sans lui demander trop, sans avoir pour elle d'injustes exigences ; à aimer la vie en comprenant la mort. Montaigne, dans son œuvre, lutte sans cesse contre l'épouvante de la mort, il veut arriver à faire de la mort un des visages de la vie, un simple phénomène de nature.

Le moment central des causeries a été l'opposition entre la démarche de vie de Montaigne, dans la deuxième soirée, et celle de Pascal, dans la troisième. Montaigne parcourt le cercle complet de l'évolution ; après être monté jusqu'au sommet des honneurs de la vie civile, il a osé redescendre peu à peu jusque tout en bas, se dépouillant progressivement de tous les oripeaux, renonçant jusqu'à n'avoir plus que sa peau, pour parcourir le *chemin de l'homme nu* ; s'il doute de tout, c'est qu'il cherche et qu'il a le courage de renoncer et de redescendre ; il veut valoir ce qu'il *est* et non ce qu'il *a* ; il se dépouille de la propriété de l'avoir, caduque et passagère, pour se saisir de la propriété de l'être, qui demeure à travers toutes les vicissitudes ; il se défait de tout ce qui est de l'avoir pour se concentrer à être soi ; il rejette toute arrogance de pensée pour aboutir au *Je sais une chose, c'est que je ne sais rien* de Socrate. Mais, parvenu sinon jusqu'au dépouillement définitif, la mort, du moins jusqu'à en admettre la possibilité, il se refuse à toute outrance, à toute ostentation de renoncement, à tout outrage à la bienséance. Son dépouillement est une concentration. Arrivé à ce point

de rétraction de soi en soi-même, à ce renoncement qui est le contraire de l'ascétisme, Montaigne recommence à rayonner, à accepter et à rechercher les jouissances de la vie ; il redevient « aimable » ; tout est alors gratuit et pur don de soi ; il peut jouir sans esclavage ni soumission, de la jouissance des délicats ; il fuit les honneurs en quelque sorte par-dessous ; il exerce les plus hautes fonctions sans être impressionné par l'appareil des dignités dont il est revêtu ; il atteint à l'égalité parfaite entre l'homme et sa fonction ; il arrive à suffisance et modestie, dans le sens profond de ces mots ; il ne se croit pas honoré par une fonction pour en tirer une vanité de soi-même ; c'est l'exacte bienséance, l'exacte séance, l'exact ajustement entre l'homme et la fonction. Montaigne jouit alors d'une parfaite liberté civile, toute classique et non romantique ; il la dissimule sous le costume du temps et n'affiche pas le gilet rouge du rapin ; il a la vraie liberté, celle qui ne se remarque pas, comme le vrai miracle est celui qui ne provoque pas l'admiration et passe pour un phénomène naturel.

Pascal, après avoir commencé comme Montaigne, conclut tout différemment. Comme lui, il a parcouru le chemin qui redescend ; avec une raison et une sensibilité âprement quêteuses de tout ce qui est humain, en admirable humaniste, Pascal a renoncé à tout l'extérieur et s'est dépouillé de tous les titres ; il est libre, sans engagements, sans liaisons, sans attaches, sans affaires. Il a, lui aussi, connu le ravissement de la propriété de soi, le moment où les hommes ne peuvent rien lui prendre, où ils ne peuvent rien contre lui. Mais, alors qu'à ce moment Montaigne rentre dans la civilité, redevient humain et aimable, Pascal continue à se tenir délié et dégagé de tout. Parvenu à ce point de repliement total, il éprouve le vertige de l'anéantissement. Au lieu de rentrer dans les relativités humaines, il précipite l'homme dans l'anéantissement et la mort pour l'éternité. Gardant la conscience de sa supériorité, l'orgueil que personne ne soit au-dessus de lui, il rabaisse dans la « vulgarité » tous ceux que la société a élevés et distingués par des marques

d'honneur civil. Il affirme sa supériorité par l'écrasement des autres. Supprimant tout intermédiaire, il exerce en quelque sorte la justice au nom de Dieu, et ce maniement du nom de Dieu satisfait totalement l'orgueil de sa propre individualité. Dieu représente pour lui la somme de pouvoir absolu à laquelle il tend avec une passion forcenée. Pascal se tient au bord du gouffre de l'anéantissement humain, sans qu'on puisse séparer l'autorité de Dieu de sa propre autorité. Arrivé au bout du renoncement, il ne revient pas comme Montaigne, il est de ceux qui se précipitent, eux et les autres, dans l'anéantissement et le suicide ; il est un de ceux qu'on pourrait appeler *de l'offensive de la mort* dans la littérature française.

Pour Pascal, l'amour de l'homme pour Dieu est un absolu ; le contact d'homme à homme n'existe pas, c'est le péché ; l'homme ne doit parvenir à un autre homme qu'en passant par Dieu. Pascal supprime entièrement entre les hommes ce qui a substance charnelle, ce qui est moyen de nature, alors que la nature a créé la tentation par l'opposition attractive des deux sexes. C'est la maladie qui rend facile à Pascal la rigueur absolue de ces propositions divines.

De Pascal, Edmond Gilliard n'entend conserver pour l'homme que l'absolu du moi en soi, l'absolu de son origine divine. Chaque moi en soi est unique, individuel et distinct, dans une solitude qui est à la fois détresse et inébranlable certitude de la foi en soi-même. Chaque homme, absolu individuel, est dans la multitude un absolu relatif. Chacun est homme parce qu'il est un moi absolu ; chacun est un moi parce qu'il est un homme relatif. L'humanisme français cherche constamment à établir un équilibre délicat entre les exigences du moi absolu et les devoirs de l'homme en société, à trouver l'allure juste de l'homme dans le branle général de la nature, à trouver le droit de l'homme, les droits de l'homme. C'est là toute la recherche de Montaigne ; la beauté de la vie humaine, c'est précisément la quête, la recherche ; même si l'on n'atteint rien, la vie vaut d'être vécue.

Le drame de l'homme, c'est à la fois d'être lui-même et de participer à un tout dont il possède génériquement les caractères, n'ayant pour s'exprimer que le langage commun à tous ; le drame de l'homme, c'est d'être au point de rencontre de Dieu et de la nature, au point d'écartèlement et d'équilibre du divin et du naturel ; ce qu'Edmond Gilliard appelle la Croix.

C'est là-dessus qu'Edmond Gilliard a terminé ses causeries, un peu brusquement au gré de son auditoire, qu'il laissait ainsi avec une faim insatisfaite et désireux de l'entendre encore.

Louis JUNOD.